

VENERIE



Deux seigneurs d'un temps passé

Quand, au début des années 1960, Jean Ferjoux monta l'Equipage Normand Piqu'hardi, il sut s'attacher deux valets de limier d'exception : Eugène Rongrais et Pierre Morin. Non seulement c'étaient deux as au bois, mais c'étaient aussi deux personnages d'un genre que nous n'aurons probablement plus la chance de revoir. Des seigneurs du monde de la campagne et de la chasse, ornements d'une autre époque. Pourtant, ils vivaient à une centaine de kilomètres de Paris, il n'y a guère plus d'un quart de siècle. Se peut-il que le monde ait changé si vite ? Mais ne cédon pas à la mélancolie. A leur manière, ils avaient du génie. Et ce n'est que justice de leur rendre l'hommage qu'ils méritent.

Eugène Rongrais

C'est lui qu'on citait presque toujours en premier c'était un homme à la stature élégante. Il le devait d'abord à ses ressources athlétiques. Il avait disputé à plusieurs reprises Paris-Strasbourg à la marche, ce qui rendait négligeable le kilométrage de ses quêtes. Bon nageur, il avait également pris part à la course de Noël à Paris – un sprint consistant à traverser la Seine le 25 décembre. Il avait gardé de ces exercices physiques hors du commun une silhouette à la fois sèche et déliée. Pour le reste, son élégance spontanée

lui venait
d e s



fréquentations de son jeune âge. Natif de la forêt de Conches, où il était encore garde, il avait servi avant-guerre le vautrait de M. Weinger et vu de près le brillant équipage de M. Olry-Roederer. Il connaissait parfaitement les bonnes manières et les pratiquait avec une assurance naturelle. Très bavard, il était d'ailleurs fier de raconter sa jeunesse avec un débit de torrent qu'on avait parfois peine à suivre.

Pierre Morin

Le second de nos duettistes – avait à peu près le même âge. Mais c'était un autre homme. Petit, râblé, il était d'une complexion toute paysanne. Sa personne exprimait un caractère fort et madré : il était dans la nature comme un poisson dans l'eau. Plutôt avare de propos, riant d'un son grave et sonore, il avait avec la forêt des accointances incroyables. Fils d'un bûcheron, il avait passé une partie de son enfance avant 1914 dans une hutte de charbonnier près du carrefour des Dix Routes en forêt de Dreux. Sur le soir, sa mère l'envoyait en sabots chercher le lait au pays d'Abondant. Sur le chemin, il avait tout loisir d'apprendre à connaître les habitudes des animaux. Avait-il été à l'école ? Un peu, sans doute. Mais c'était en forêt qu'il avait appris l'essentiel. Et il était un puits de science. D'ailleurs il avait consacré sa vie à entretenir les parcs de la vallée de l'Eure, menant une vie où le serviteur zélé cachait à peine le campagnard sauvage.

Saint-Hubert 1969 : revêtus de leur belle tenue, nos duettistes font leur rapport devant la foule des grands jours (à gauche Eugène Rongrais, à droite Pierre Morin)

DEUX SEIGNEURS DU TEMPS PASSÉ

Suite...



Chasse d'entraînement en septembre : rapport dans la cour du chenil. Comme d'habitude Eugène Rongrais (au centre) parle le premier. Pierre Motrin (à droite) prendra le relais. A gauche, Serge et Charles Luneau écoutent attentivement

Mon prédécesseur avait décidé de vêtir ces deux hommes d'une tenue qui fut à la mesure de leurs talents. Le rayon «uniformes» de la Belle Jardinière les avait parés de velours bleu et d'une casquette plate marquée des initiales NP. A la vènerie du tsar de toutes les Russies, on n'eut pas mieux fait. Assez conscients de leur savoir et de leur rôle, ils arboraient ces vêtements avec avantage.

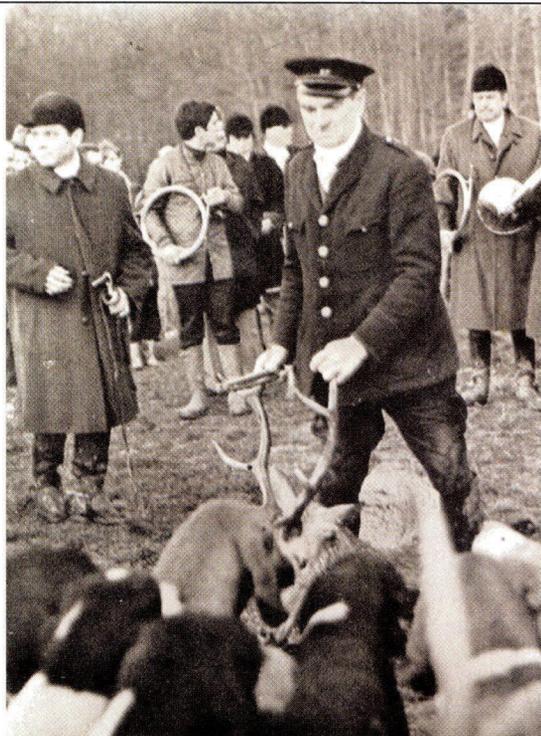
Le rapport était évidemment leur moment de bravoure

Tout le monde prenait plaisir à les entendre. Ils le savaient et, comme de grands comédiens, ne décevaient jamais leur auditoire. La qualité de leurs brisées était équivalente – c'est à dire souvent excellente – mais c'était le résultat d'un travail différent.

Rongrais, pour sa part, arpentaient la forêt de son compas mécanique et faisait un chemin tel qu'il avait ensuite du mal à le décrire précisément. Aussi ponctuait-il ses rapports de « je ne sais pas si Monsieur voit » qui signifiaient que personne ne voyait plus rien – pas même lui, qui confondait facilement le nom des lignes. N'empêche : je l'ai souvent vu donner des brisées admirables, dans la tradition du célèbre « mouchoir de poche ». C'était un travail d'orfèvre préparé par de vastes approches. Quand il voulait exprimer un doute, il tapotait le coin de ses lèvres de son index gauche. Tout le monde comprenait alors qu'il n'était pas sûr de lui. Dans la vieille tradition décrite par d'Yauville, il aimait aussi sortir de sa poche les fumées de l'animal qu'il donnait, soigneusement enveloppées dans son mouchoir rustique. Toute l'assistance les contemplait d'un air averti, généralement usurpé. C'était à chaque fois une séquence de comédie de mœurs dont je ris encore.

Chasse de début de saison en forêt de Dreux : Pierre Morin (à g) et Eugène Rongrais (à dr) encadrent le cheval de Serge dans le pré du chenil. A l'époque, l'équipage chasse avec des Blanc et Noir





A la curée, Rongrais balance les bois. A gauche, Jean Ferjoux dont la silhouette est déjà marquée par la maladie qui l'obligera à cesser de chasser en 1975

Deux piliers de l'équipage

Morin, quant à lui, était plus intuitif au bois et marchait moins. Mais il était prodigieusement malin. Sous son crâne chauve se trouvait une capacité d'analyse et de déduction extraordinaires. Il « sentait » la situation comme personne. En début de saison, avec un très mauvais revoir, je l'ai vu donner de manière affirmée un grand cerf qu'il avait jugé sur un sol caillouteux. Comment ? Dans une coulée, il avait planté sur une dizaine de mètres des brindilles dans les vol-ce-l'est peu lisibles de l'animal et, en se reculant, avait constaté qu'elles dessinaient une trajectoire ondulante. Le cerf « balançait », c'est-à-dire qu'il était bien coiffé. Et on put constater à l'attaque qu'il l'était. Morin faisait son rapport sobrement, avec moins de détours et de mimiques que Rongrais. Pour bien le comprendre, il fallait croiser son regard qui exprimait l'essentiel. Ses petits yeux disaient, autant que ses paroles, ce qu'il pensait.

Quand on avait lancé, ils avaient encore quelques tâches à accomplir. Rongrais, qui avait été artilleur lorsqu'il faisait son temps, donnait le relais du patron. Tous deux découpaient après la prise et Rongrais balançait les bois de l'animal à la curée.

Ils furent deux piliers de l'équipage pendant des années. Car les équipages reposent certes sur les maîtres et les piqueux. Mais ils ont besoin, pour constituer un édifice solide, de pareils contreforts. Quand j'ai pris la suite de

Jean Ferjoux, Rongrais ne tarda pas à quitter l'équipage. Il venait de plus de cinquante kilomètre en faisant un manège compliqué. Soucieux qu'on ne sût pas quand il s'absentait – souci légitime du garde – il quittait sa petite ferme en mobylette les veilles de chasse, allait chez son fils à quinze kilomètres de là, se changeait, montant dans le car en tenue de chasse, ralliait Evreux où il arpenta la grande rue avant de gagner la gare, prenait une Micheline qui l'amena à Marcilly-sur-Eure où « Madame Serge » - la femme du piqueux – venait le chercher dans sa 2 CV.

Après avoir dîné avec Serge et sa femme, il dormait dans un sac de couchage à même le sol de la petite cuisine. Lever à 5 heures pour panser les chevaux, pendant que Serge s'occupait des chiens. Ensuite, départ pour le bois. Le soir, il n'était pas rentré chez lui avant 9 ou 10 heures. Ainsi chaque chasse ressemblait pour lui à une épopée.

La situation de Morin était plus simple. Il habitait une petite maison extrêmement rustique au pied des côtes de la forêt de Dreux. On avait vite fait de le monter en voiture au chenil du Pavillon – car lui non plus ne conduisait pas. Il continua à faire le bois bien après le départ de Jean Ferjoux et ne s'arrêta que peu de temps avant de mourir. Son visage immuable surmonté d'un crâne chauve égayait nos dîners où, selon son expression, il mangeait sa « pauvre soupe ». Le jour de son enterrement, je constatai, en me penchant pour un dernier adieu sur la tombe où il venait d'être descendu qu'il avait fait déposer des petits bois de cerf sur son cercueil. Il ne voulait pas les quitter ! Peu de temps après sa disparition, on prit un daguet dans sa cour : sa femme me dit que c'était le jour de son anniversaire...

Le compagnon de nos deux valets de limier : Serge Hervé, qui fut piqueux à l'équipage de 1963 à 1986 et servit les chiens derrière Jean Ferjoux (1963-1975) puis Philippe Dulac (1975-1986)

Je voudrais, pour clore ce portrait à deux, raconter une histoire singulière qui me lie à ces vieux amis pour toujours. Vers 1970, l'équipage devant chasser en forêt de Bord, comme il le faisait à l'époque une fois par



mois (dans la partie du massif laissée indemne par le tracé calamiteux de l'autoroute A13), Jean Ferjoux me demanda si je pouvais emmener Rongrais et Morin au bois. Je quittai donc Paris dans ma Fiat 1100 jaune à deux portes vers 4h30 du matin et arrivai au Gué des Grues vers 5 h30. Nuit noire : pas un soupçon de lumière. Je me demande, après quelques appels de la voix restés sans réponse, si ne me suis pas trompé de jour. Mais non : une lampe de poche émet à la porte quelques signaux blafards. «Bonjour, entrez donc une minute» me dit Morin tout bas. Sans un mot de plus, il va chercher en haut du buffet de la cuisine une bouteille de goutte et nous en sert une bonne petite rasade. Toujours dans le noir. C'est du calva. Il doit titrer 80°. J'ai bientôt le tube digestif brûlé. «Ah, ah, ah, !» s'esclaffe brièvement Morin. Il ajoute «Ca débarbouille les yeux». En effet, il n'a pas dû pouvoir faire sa toilette ... Nous quittons la maison en silence comme des conjurés et montons au chenil.

Là-haut, règne une atmosphère de ruche. Les chiens nous saluent de quelques cris gais : ils savent que, pour eux, un jour de fête se prépare. Dans les écuries toutes proches, on entend les mâchoires des chevaux qui écrasent sans perdre de temps leur bonne ration d'avoine. Pour eux, la journée va être dure. Nous nous retrouvons bientôt dans la cuisine de Madame Serge. Rongrais est astiqué comme un sou neuf. Serge est encore en tenue de chenil. Et qu'est-ce qu'on nous propose ? Un calva. Cette fois-ci, il coule d'une bouteille qui contient une petite danseuse (un mouvement se met en route quand on la soulève, la danseuse fait en musique des entrechats pendant qu'on sert... : c'est charmant). Le calva, lui, est à peine moins ravageur que le précédent. Rongrais, qui a pris la direction des débats, nous assène quelques vérités cynégétiques essentielles, parfois contestées par Serge. Morin ne dit pas grand-chose. Moi non plus.

A 6h30, nous partons

Mes deux passagers sont allés chercher leurs limiers dans le chenil. Rongrais travaille avec Ouragan, un tricolore très fin de nez qui ne chasse plus depuis qu'il s'est abîmé une épaule et marche sur trois pattes. Morin utilise Riquito : c'est un noir et blanc très grand et très fort qui ne s'est jamais distingué à la chasse mais fait un honnête limier. « Qu'est-ce qu'on fait des chiens ? » me demandent d'une même voix les deux compères perplexes. « Il n'y a pas deux solutions : ils vont monter en voiture avec nous ». Stupéfaction des hommes qui n'ont jamais vu cela. J'installe Rongrais à l'avant, qui met Ouragan entre ses jambes. Morin s'est glissé à l'arrière, mais Riquito ne veut pas rester par terre. On se résigne : il prend place sur le

siège arrière. Comme il se tient bien droit, j'ai deux passagers côte à côte à l'arrière : Morin coiffé de sa casquette et Riquito coiffé de ses oreilles. Dans mon rétroviseur, ils occupent à peu près le même volume et leurs têtes se situent au même niveau.

Rongrais, orateur né, reprend ses démonstrations. Ainsi commence une heure de récits compliqués, que rien ne saurait arrêter, sur ses démêlés avec « les bracos ». C'est pittoresque. Il couche dehors, installe une herse sur un chemin, jette un fumigène par la fenêtre de la voiture des bracos pour les obliger à sortir, etc, etc... Les voilà faits (du moins c'est comme cela que cela doit se passer). Morin écoute, blasé – il a l'habitude. Sauf dans une circonstance embarrassante et malheureusement répétitive : quand les chiens lâchent des pets monstrueusement parfumés. «Ah, la perlouse !» s'exclame alors le passager arrière qui émet un bruyant ricanement. «Oh, les chouanes» reprend le passager de devant d'un ton de châtelaine offensée. Il fait appel à ses souvenirs de prisonnier de guerre (et veut dire les « schwein », c'est-à-dire les cochons). Plus Morin s'esclaffe, plus Rongrais affecte un air gêné et détaché. Au trente-sixième épisode de cette symphonie de pets, commentés d'une manière toujours identique, le comique de la situation devient irrésistible. J'éclate de rire. Comme s'ils prenaient subitement conscience de l'étrangeté du moment, Morin et Rongrais ne savent plus quoi dire. Au bout d'une heure, les fenêtres ouvertes malgré la fraîcheur de l'air, nous arrivons enfin en forêt de Bord.

Je ne me souviens plus quels animaux ils donnèrent au rapport ce jour-là, ni d'ailleurs si nous primes. Mais qu'importe : pour une fois, j'avais vécu ma journée de chasse avant l'attaque. Grâce à Rongrais et Morin, j'avais touché du doigt et de façon déconcertante le fait que la vènerie est un monde merveilleux et parfois extravagant. Espérons qu'elle donnera à connaître aux générations futures des personnalités aussi simples, aussi trempées, aussi touchantes. Ces deux duettistes ont beaucoup donné. Seuls ceux qui donnent meurent riches. Et quand on a reçu, on ne regrette pas d'avoir vécu.

Espérons aussi que les équipages d'aujourd'hui n'oublieront pas que le bois est une partie essentielle du laisser-courre. Que de traditions et de savoirs s'expriment avant le départ pour la chasse. C'est fabuleux ! Même si l'abondance récente des animaux devait rendre suffisant le «travail» fait par des observateurs équipés de jumelles, ce serait pitié de renoncer au mystère et à la subtilité de la quête.

Philippe Dulac